

La villa se dresse sur une étrange parcelle, nulle part. Chacun de ses côtés, à l'est comme à l'ouest, est bordé par une forêt interminable, tandis qu'un cimetière occupe la partie Nord, que la Villa semble au premier abord dissimuler, tel un obstacle infranchissable qu'il - celui qui ose s'aventurer dans une contrée si éloignée - lui faudra pénétrer coûte que coûte.

Une façade sévère l'accueille. Frontalement, c'est comme s'il n'y avait qu'une seule ouverture, principalement découpée, maladroite, presque naïve, rectangulaire. Un socle en brique - le rez de chaussée - semble supporter tout le poids; toute la lourdeur du reste de la maison. Un escalier le mène vers la porte d'entrée, à l'étage. La troisième marche de celui-ci se prolonge en un banc qui longe la partie centrale de la façade, précisément sous la fenêtre rectangulaire.

Ce n'est pas très clair: quelquefois le vieil homme qui habite la maison s'assoit sur le banc - son banc - les deux mains appuyées sur son bâton de noisetier et non sans fierté, tel un gardien veillant sur sa demeure, son temple. Mais quelquefois, c'est un enfant un peu trop curieux qui monte debout sur ce banc, et qui de tout son long, sur la pointe des pieds jette un regard indiscret dans l'espoir de saisir, l'espace d'un instant et à travers l'impénétrable épaisseur de l'intérieur domestique, un morceau de cimetière, qu'il sait caché là, juste derrière. Le vieil homme le sait, et le laisse faire. Il le regarde d'ailleurs avec intérêt lorsqu'il prépare son potage, caché par la hauteur de sa position, dans la cuisine à l'étage, à travers une fenêtre découpée dans le retrait de la partie principale de la fa-

çade. Cela l'amuse d'espionner celui qui croit être en train d'espionner. Dans ces moments là c'est comme si le vieillard et l'enfant, animés par cette même curiosité, ce même désir, ne faisait qu'une seule et même personne.

Le vieillard n'aime pas être importuné, si bien que lorsque le visiteur vient à frapper sur la froide porte en fonte, le vieillard le regarde par ces mêmes fenêtres, méfiant, et choisit de ne pas lui ouvrir. C'est lui qui décide de qui entre ou non ici, c'est sa maison après tout. Le visiteur hésite, se retourne et descend les escaliers. Une fois en bas il s'arrête une minute, se retourne, remonte les escaliers et frappe une seconde fois, en vain. Dans un réflexe un peu bête il actionne la poignée de la porte qui, à sa grande surprise, s'ouvre. Le vieil homme ne ferme jamais la porte à clef, celle-ci n'a d'ailleurs pas de serrure.

L'homme pénètre dans la maison, hésitant, et tombe face à mur de brique noir, monumental mais fragile pourtant, qui ne touche aucun autre point que le sol, telle une feuille de papier posée sur une table. Le mur répète le même schéma que la villa, il dissimule. Il dissimule les escaliers par lesquels le vieil homme s'éclipse parfois à l'étage des chambres, il masque une trop grande façade de verre, trop froide, la trop soudaine vue panoramique, trop frontale, la trop brusque confrontation avec le cimetière, trop violente. «Il y a quelqu'un?» demande l'homme. Sans réponse.

A l'intérieur, tout est organisé autour d'un atrium central qui donne sur la clarté du ciel à l'étage du-dessus, et sur la sombre piscine à

l'étage du dessous, si bien que son attention est bien vite détournée du mur. Il voudrait regarder à l'extérieur mais c'est plus fort que lui: les fenêtres latérales, donnant sur la forêt, sont situées trop loin les unes des autres, si bien que son regard n'a cessé de se retourner vers l'intérieur, qu'il élucide petit à petit et malgré lui, d'un coin de l'espace vers le coin diagonalement opposé et vice versa. Par l'atrium il croit apercevoir une ombre à l'étage du dessous, soudaine et fugitive. Il pensait la maison vide.

Il se dirige vers l'escalier, descend les marches deux à deux. «Il y quelqu'un?» s'écrie-t-il. Sa voix est tremblante. Il semble regretter maintenant d'avoir pénétré cette maison. Il est submergé, comme dépassé par l'espace trop sombre. Il reconnaît à sa droite la fenêtre rectangulaire de l'entrée principale, elle est désormais trop haute pour pouvoir regarder vers l'extérieur. Des piliers massifs guident son regard vers un espace lumineux, blanc, partiellement dissimulé par un épais rideau de velours rouge. «Le bout du tunnel» chuchote-t-il. Il reprend confiance, alors qu'il se dirige vers la lumière. Il contourne la piscine, dont il tente en vain de saisir la profondeur. Il contourne un pilier, et s'arrête un instant. Il se retrouve maintenant précisément dans l'axe longitudinal de la piscine et de l'atrium. Il lève la tête: le bleu du ciel est loin. En face de lui, deux petites fenêtres carrées, par delà la piscine et en dessous de l'escalier, indiquent encore une fois la forêt, le tronc des arbres, lointains eux aussi. Il passe le second pilier, s'approche du rideau de velours dont il entre-ouvre discrètement l'épaisseur. Ebloui par

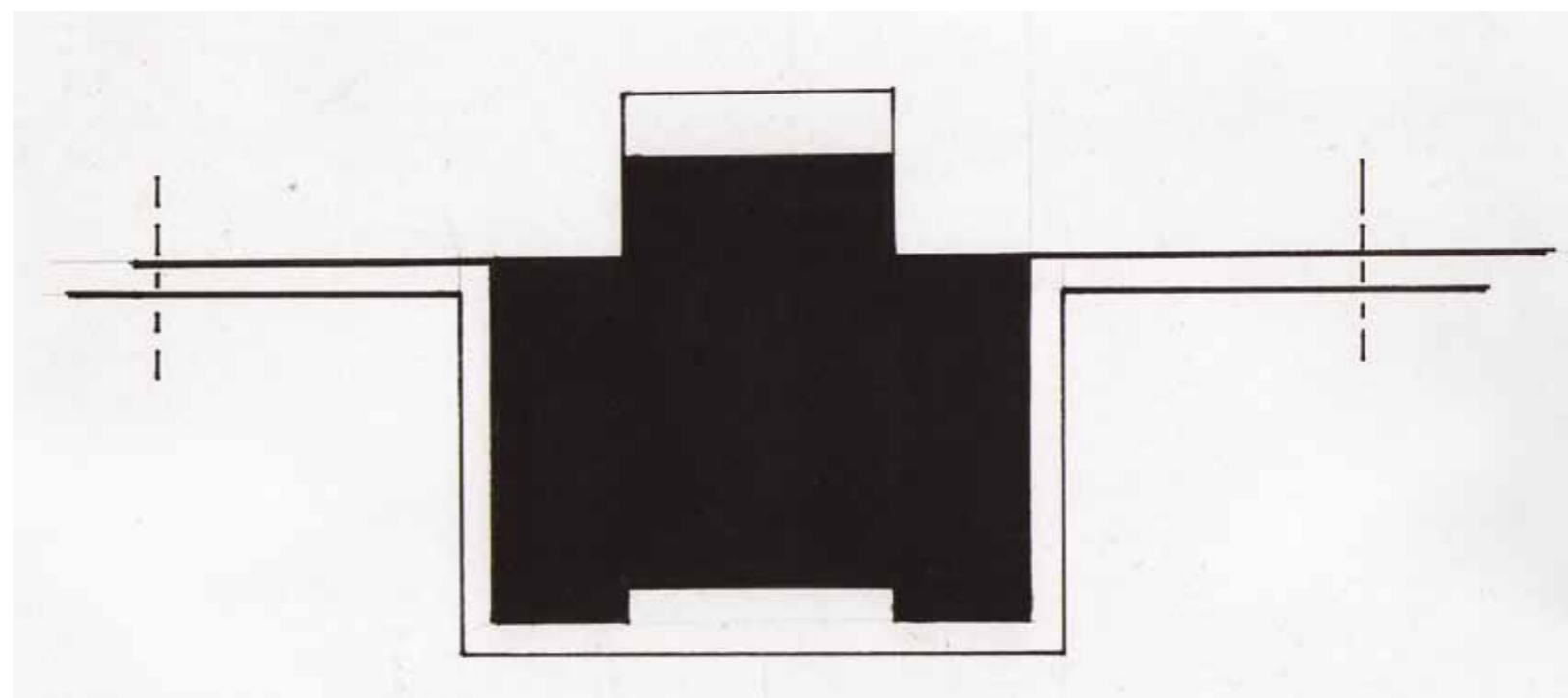
un espace soudainement trop blanc, il cligne d'abord des yeux, puis les ouvre grand.

Il se réveille entre deux murs, au milieu de la forêt, essoufflé. Tout est très confus dans sa tête. Il est sorti précipitamment de la maison, terrifié, puis a couru pendant un long moment, sans pour autant pouvoir dire combien de temps. Des heures peut-être. Il a longé le cimetière par un étroit couloir extérieur, latéral et perpendiculaire à la maison, ouvert sur le ciel, avant de pénétrer l'épaisse forêt. Il ferme les yeux, serre fort les dents et se concentre pour essayer, dans un grand effort, de se rappeler.

Une piscine trop profonde, un rideau rouge sang dans un espace trop sombre puis un espace blanc trop lumineux, le cadre d'un insupportable tableau: la silhouette d'un vieillard nu sur celle d'un enfant, nu lui aussi. Derrière eux, une vue imprenable sur le cimetière. Dans la rosée matinale, quelques pierres tombales trouent l'épais brouillard.

Cimetière

Jardin



Forêt

Forêt

